

façon mystique et prophétique de les voir et que son mari y jouait toujours un rôle prépondérant.

Toujours elle avait devant son âme l'Apocalypse de l'apôtre saint Jean et elle voyait nuit et jour devant ses yeux les dessins terrifiants de Dürer, qui représentent les cavaliers de l'Apocalypse.

La maladie de Charlotte était sans espoir de guérison. On ne put plus le cacher à son mari qui l'attendait au Mexique avec inquiétude et anxiété. Le calice amer était rempli jusqu'au bord, Maximilien devait le vider jusqu'à la lie.

CHAPITRE IV

LES DERNIÈRES CONVULSIONS DE L'EMPIRE

Détresse de l'empereur. — Ses espoirs. — Encore, toujours, Gutierrez. — Empereur et maréchal. — Promesses de van der Smissen. — Déception. — Anxiété de la famille Iturbide. — Rupture définitive de Napoléon. — Mission de Castelnau. — Nouvelles de la maladie de l'impératrice. — Résolution de quitter Mexico. — Départ pour Orizaba. — Rester ou partir. — Communications étranges de Pierron. — Tableau du corps militaire autrichien. — Le Père Fischer et les conservateurs remportent la victoire. — L'empereur reste. — Marquez et Miramon promettent des troupes, de l'argent et la victoire. — Les Français s'efforcent d'amener l'empereur à abdiquer. — Retour de Maximilien à Mexico. — Rupture complète avec Bazaine. — Le caractère de Bazaine. — Castelnau. — Les Français quittent Mexico. — Lettre de l'archiduchesse Sophie. — Victoire et défaite de Miramon. — Résolution désespérée de se rendre à Queretaro. — Mémoire de Napoléon sur l'expédition de Mexico.

Le désir caché dans les plus intimes profondeurs de l'âme de l'empereur Maximilien était encore et toujours de rester au Mexique, de garder la couronne impériale qu'il avait gagnée après tant de peines et de soucis et qu'il avait si ardemment désirée, de ne pas perdre le champ d'action qu'il avait toujours demandé et sans lequel il ne pouvait pas vivre. Des infortunes de toute sorte lui avaient bien une fois suggéré la résolution de renoncer à la couronne du Mexique et lui avaient fait envisager la question si les troubles d'Europe, la guerre et les changements territoriaux, qui en étaient la conséquence, ne créaient pas une situation, qui pourrait peut-être lui apporter une compensation pour ce qu'il devait quitter au Mexique. Mais Charlotte avait toujours été contre ce projet qui lui semblait, en outre, une utopie. Quel pays en Europe pouvait remplacer l'empire mexicain? Une petite principauté ne suffisait pas à son ambition. Elle avait donc au dernier

moment fait tout son possible pour dissiper les soucis de son mari et l'amener à rester.

Mais en réalité ces soucis n'étaient que trop bien fondés. Quelques jours après le départ de l'impératrice, Maximilien avait fait part de ses appréhensions à l'ambassadeur français, Dano (1). Il s'était plaint que le maréchal évacuât les endroits les plus importants, maintenant que la convention douanière avait été signée, sans l'en avertir d'avance, quoique Bazaine ait déclaré vouloir continuer la pacification du pays, en cas d'acceptation de ce traité. Même la ville de Vera-Cruz était déjà menacée et avec elle l'honneur du drapeau français. « Est-ce que le maréchal a des instructions pour tout cela? demanda l'empereur; je ne quitterai pas le pays, mais quel sera l'avenir si tous ces désastres ont déjà lieu avant que le premier soldat français soit parti? »

Les soucis d'argent étaient aussi devenus de plus en plus pesants et se faisaient déjà sentir dans les plus médiocres détails. Le rédacteur du journal officiel de l'empire, le *Diario del Imperio*, dut souvent payer de sa propre poche le papier pour le numéro du jour suivant (2). Maximilien ne supportait plus ces soucis, qui le rongeaient continuellement, avec la même patience que jadis. Sa santé délicate souffrait des agitations perpétuelles et aussi de l'influence du climat. Les organes de la respiration étaient momentanément en bon état, mais il souffrait de douleurs dans l'estomac, d'une dysenterie souvent renouvelée et d'une fièvre intermittente qui le mettait de temps en temps dans un état d'apathie et de découragement, qui se manifestait souvent juste aux moments où il avait à prendre des résolutions d'une très grande importance.

Avec cela ses ennemis ne cessaient pas de faire de la propagande contre lui et de lui dérober, l'un après l'autre, tous ses appuis et toutes ses ressources. Aux États-Unis on lui était toujours hostile. A peine eut-on appris à Washington la nomination des Français Osmont et Friant, comme ministres, qu'on fit déjà des réclamations de la part du gou-

(1) Notes sur un entretien de Maximilien avec l'ambassadeur Dano, le 17 août 1866. Vienne, Archives de l'État.

(2) E. MASSERAS, *Un Essai d'Empire au Mexique*, Paris, 1879, p. 83.

vernement (1), soulignant que cette action du prince Maximilien, « lequel prétend être empereur du Mexique », était capable de troubler les bonnes relations entre les États-Unis et la France.

Les deux Français étaient franchement dévoués à Maximilien. Ils se sentaient flattés par les louanges de l'empereur, à propos de l'énergie avec laquelle ils travaillaient à l'organisation de la nouvelle armée qui faisait sous leur direction bien plus de progrès que sous celle de Bazaine.

Le maréchal, jaloux et envieux, se tenait à part. Il doutait qu'on approuvât à Paris cet emploi de ses officiers et le regardait de mauvais œil aussi parce que Maximilien montrait, en confiant l'organisation à Osmont et à Friant, le peu de confiance qu'il avait dans la bonne volonté et dans les capacités du maréchal, qui avait jusqu'à présent dirigé la réorganisation. Lorsque le ministre des Finances Friant, qui était en même temps l'intendant du corps expéditionnaire français, voulut faire payer la solde aux bataillons de cazadores, nouvellement créés, Bazaine s'interposa et fit comprendre à Friant qu'il ne pouvait pas être en même temps ministre des Finances et trésorier de l'armée française. Friant ne savait pas ce que cela voulait dire. « Qu'est-ce qu'ils veulent, demanda-t-il plein d'impatience à Pierron, veulent-ils renverser Maximilien? Alors qu'ils le disent (2)! » L'intendant croyait que le ministre de la Guerre, Randon, le soutiendrait contre le maréchal, et garda donc, malgré le mécontentement évident de Bazaine, son poste de ministre. Celui-ci décida, enfin, que Friant et Osmont garderaient leur poste de ministres jusqu'à ce que le gouvernement à Paris ait résolu la question (3). Il ne savait pas que par suite des réclamations de Washington, quelques jours auparavant, le 13 septembre, une notice avait paru dans le journal officiel français *Moniteur*, disant que Napoléon et son gouvernement n'approuvaient aucunement l'emploi des deux officiers comme ministres mexicains.

(1) M. Seward au marquis de Montholon, Washington, 16 août 1866. Publié par KÉRATRY, *L'Empereur Maximilien, son élévation et sa chute*, Leipzig, 1867, p. 185.

(2) Récit envoyé à Maximilien par Pierron, sur son entretien avec Friant, sans date. Vienne, Archives de l'État.

(3) Bazaine à Maximilien, 17 septembre 1866. Vienne, Archives d'État.

Un signe de la méfiance générale qu'on apportait à la situation de Maximilien était aussi que la famille Iturbide, malgré les grands avantages qu'elle tirait du traité avec l'empereur, s'inquiétait de plus en plus à propos du sort du petit Augustin, qui était auprès de Maximilien. Encore une fois, le 20 août, Alice de Iturbide, que Maximilien appelait une Américaine à demi folle (1), insista pour qu'on lui rendit son fils.

L'empereur restait malgré tout fidèle à son projet, conçu dès le commencement et aussi exécuté, de dépendre dans ses lettres pour Europe, à l'exception de celles adressées à Napoléon, la situation plus favorable qu'elle ne l'était en réalité. L'occasion s'en offrit, lorsqu'il écrivit le 4 septembre à Gutierrez (2). Il déclarait exagérées les appréhensions qui étaient exprimées dans la dernière lettre du Mexicain. Gutierrez ne connaissait pas assez la situation du Mexique. L'excellent Osmont, qui avait remplacé comme ministre de la Guerre l'incapable Garcia, organisait la nouvelle armée nationale si bien, qu'elle pourrait déjà entrer en campagne le 1^{er} octobre, pour réoccuper les territoires évacués, et ceci sans que Maximilien en préviennent d'avance le maréchal Bazaine ! Le parti conservateur, avec les Français au gouvernement, c'était la dernière carte décisive qui lui était restée ! Gutierrez reconnaissait enfin s'être trompé sur l'opinion publique (en vérité, Gutierrez n'avait jamais fait une telle concession, *note de l'auteur*) et avouait que ces forces d'ordre et d'opinion monarchique, desquelles on parlait toujours tant en Europe, n'existaient pas en réalité. « Ici, écrivait Maximilien, il n'y a que des réactionnaires et des libéraux. Ni les uns, ni les autres ne comprennent ce que c'est qu'une monarchie, seule la génération future le saura. » L'obéissance et le sentiment du devoir en était la première condition, mais au Mexique toutes les affaires d'État n'étaient qu'un jeu de balle mutuel de tous et rien d'autre. Les beaux principes conservateurs, dont Gutierrez parlait toujours, n'étaient qu'un fruit de sa longue éducation politique en Europe. Il était « le type, digne de respect, de l'homme d'État conservateur du vieux monde ».

(1) Empereur Maximilien à Napoléon III, Chapultepec, 27 décembre 1865. Copie, Vienne, Archives de l'État.

(2) Empereur Maximilien à Gutierrez, 4 septembre 1866. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

Gutierrez devait, comme l'empereur le lui avait déjà conseillé tant de fois, venir au Mexique et juger par lui-même. Il disait toujours qu'il ne suffisait pas de changer les personnages, il fallait également changer les principes, mais il s'en tenait là. « Venez, cher ami... il n'y aura pas pour moi de jour plus agréable que celui où je pourrai cordialement vous embrasser. »

Maximilien continuait d'assurer qu'on ne devait pas oublier que le projet grandiose de Napoléon avait reçu son coup le plus fatal par la défaite des Confédérés, défaite due à la faiblesse de l'Angleterre, qui n'avait pas voulu soutenir les États du Sud, même en commun avec la France. De là datait la crainte de la France devant l'Union triomphante et le changement subit de toute la situation. On devait être honteux de voir comme la vieille Europe renonçait sans honneur à son rôle dans le nouveau continent. La France tremble devant les États-Unis, et c'est pourquoi il faut dire maintenant « aide-toi et Dieu t'aidera ». On ne pouvait pas obtenir de la France plus qu'un peu de secours moral, quelques hommes capables au point de vue militaire ou civil et un peu d'argent. « Qui demande plus de la France, disait Maximilien en terminant, demande l'impossible, et dans la politique il ne faut jamais compter avec l'impossible, car cela crée des illusions qui engendrent des déceptions amères. »

Combien peu les actions de Maximilien répondaient à ses paroles ! Le parti conservateur était la dernière carte décisive dans le jeu de Maximilien ! Malgré tous ses reproches, n'était-ce pas avouer que les principes de Gutierrez avaient eu raison quand même ? Tout ce que la lettre contenait, outre cette phrase, n'était-ce pas écrit dans l'unique but de voiler cet aveu ? Gutierrez aura souri en recevant cette lettre. Elle combattait ses vues, mais elle lui annonçait en même temps qu'on avait pourtant suivi ce qu'il avait toujours conseillé.

La nouvelle invitation de l'empereur, demandant à Gutierrez de venir au Mexique, ne fut pas écoutée, tout comme les précédentes et même encore moins. Cet homme ne songeait pas à échanger, en ce moment critique, son agréable home européen contre le sol brûlant du Mexique. Au contraire, il entendait déjà craquer la charpente et recommençait à insister sur les exigences financières qu'il avait fait valoir au nom de ses

fil (1). Et cet homme était un de ceux auxquels Maximilien devait sa couronne. Bien que l'empereur le connût tel qu'il était, il se croyait toujours obligé à la reconnaissance envers lui. Car il tenait à la couronne par toutes les fibres de son cœur.

Cette façon romantique de voir les choses explique seule la facilité avec laquelle il se laissait bercer par les nouvelles espérances que lui suggérait son épouse, pourquoi il supportait tous les coups d'épingles, toutes les agitations et les vicissitudes que lui valait sa position et qu'il espérait encore un résultat favorable du voyage de l'impératrice. Et les rapports de cette dernière, qu'il interprétait toujours en faveur de sa cause, le fortifiaient dans cet état d'esprit. L'attitude de Bazaine et de Dano aurait sans cela dû lui montrer qu'il n'y avait plus rien à espérer de ce côté-là. Mais au contraire, Maximilien redoublait de zèle pour montrer à la France qu'il était prêt à céder en toutes choses. Dans sa réponse à une lettre du ministre des Finances Fould, il soulignait la conclusion récente de la Convention douanière, qui enlevait au Mexique ses seules ressources, et déclarait être décidé à faire les plus grands sacrifices pour tenir ses engagements (2). Il n'avait plus de confiance en Bazaine, voyait que celui-ci l'abandonnait et espérait que son rappel n'était plus qu'une question de jours. Comme il croyait que l'armée nationale pourrait recommencer la conquête du pays, indépendamment du maréchal, il tâchait déjà maintenant d'obtenir pour lui seul le droit de disposer de la légion étrangère, qui, d'après la Convention de Miramar, devait rester au Mexique après le départ des troupes régulières françaises. Le maréchal éludait cette question (3) et disait que la Convention n'était peut-être plus valable et qu'il fallait d'abord demander l'avis du gouvernement français. En outre, il rapportait qu'il avait complètement évacué la côte de l'ouest, au golfe de Californie, et en général tout le nord-

(1) Gutierrez à l'empereur Maximilien, Paris, 21 août 1866. Vienne, Archives de l'État.

(2) Empereur Maximilien à Fould, 8 septembre 1866. Vienne, Archives de l'État.

(3) Bazaine à l'empereur Maximilien, 7 septembre 1866. Vienne, Archives de l'État.

ouest du Mexique. Tandis que Maximilien comptait sur le rappel prochain de Bazaine, l'opinion à Paris avait changé sur ce point. Almonte avait dû trop insister sur le rappel, pour qu'on n'ait pas compris à Paris que le maréchal avait, selon son devoir, accepté complètement les points de vue de Napoléon et qu'il avait, par là même, encouru la colère des souverains du Mexique. En outre, les chefs de l'expédition française au Mexique avaient déjà changé plus souvent qu'il n'était bon pour le prestige de l'armée française. On ne pouvait pas, au dernier moment, donner, par le rappel de Bazaine, au monde l'idée que des échecs militaires auraient forcé l'armée française de quitter le Mexique. Randon avait donc encore complété les ordres de Napoléon et avait écrit le 15 août, au maréchal, qu'il devait rester au Mexique jusqu'au départ de la dernière colonne (1). Bazaine, qui avait vu avec amertume qu'on désirait son départ et qu'on voulait le remplacer par Douay, son rival, se hâta de répondre à Randon qu'il resterait au Mexique jusqu'au départ du dernier soldat français.

Bazaine crut donc nécessaire d'améliorer ses relations déjà très tendues avec l'empereur Maximilien. Il profita d'un entretien avec Théodosio Lares (2) pour assurer qu'il avait toujours été en harmonie complète avec l'empereur et prêt à l'aider lorsqu'il s'agissait d'assurer la paix et l'ordre dans l'empire. Jamais il n'avait pris fait et cause contre l'empereur dans ses rapports. Lares avait l'impression que Bazaine parlait franchement, mais il ne savait pas, il est vrai, ce qui lui faisait adopter cette attitude.

Maximilien avait encore une fois fêté, d'une façon très brillante, le jour de l'indépendance, le 16 septembre, et avait affirmé, entre autres, qu'un vrai Habsbourg ne quittait pas son poste au moment du danger (3). Il ne savait alors rien encore de l'échec complet de la mission de Charlotte et n'avait pas davantage eu de nouvelles de Napoléon, depuis la visite de l'impératrice. Il avait seulement reçu de sa femme la lettre du 15 août, dans laquelle elle décrivait la visite de l'impératrice Eugénie et la première visite à Saint-Cloud. Bien que la lettre ne relatât

(1) Voir GAULOT, II, p. 389.

(2) Théodosio Lares au père Fischer, Mexico, 18 septembre 1866. Vienne, Archives de l'État.

(3) Voir BASCH, *Souvenirs du Mexique*.

rien de favorable, elle lui laissait pourtant encore un rayon d'espoir et Maximilien s'accrochait à cette phrase de la lettre : « J'ai donc confiance qu'il sera finalement possible d'obtenir quelque chose, puisque c'est en même temps l'intérêt bien compris de la France (1). »

L'empereur avait reçu, également par le même courrier, une lettre du comte Bombelles, datée du 15 août, dans laquelle était expliqué quelle situation inextricable était survenue, lorsque, en même temps que la question mexicaine, la question romaine et la question allemande étaient devenues actuelles. Bombelles avait très bien décrit l'état physique et moral de l'empereur Napoléon. Mais Maximilien restait fidèle à son habitude de ne croire aux choses désagréables que lorsque les événements l'y forçaient. Rien n'est plus caractéristique à cet égard que sa réponse au comte Bombelles (2).

« Je ne peux pas encore croire que la maladie et les fusils à aiguille aient tellement pu abattre Napoléon, qu'il approche du précipice sans aide et sans conseil. Il retrouvera son ancienne force d'âme et l'esprit clair de l'impératrice, qui lui apparaîtra comme la conscience, devenue vivante, saura lui rappeler les devoirs sacrés du traité et réveiller dans son âme malade le souvenir de la parole donnée. Mais, quoi qu'il en soit, je suivrai avec logique et conséquence le chemin que me tracent mes hauts devoirs et ma propre dignité. »

« J'ai appelé les éléments conservateurs au pouvoir, j'en appelle, plein de confiance, à tous les honnêtes hommes du pays, je négocie avec l'évêque d'une manière conciliante, je supporte avec patience les intrigues méchantes du maréchal et je trouve, avec une vraie satisfaction, auprès des hommes de mon gouvernement, l'appui le plus franc et le plus chaleureux. Si le pays ne s'abandonne pas lui-même, je ne l'abandonnerai pas, même si la France retire ses drapeaux, souillés par le traité violé. La victoire de Lissa m'a donné un moment du plus vif et du plus pur plaisir. De vieux souvenirs se sont éveillés en moi, la marine avec mes braves officiers, mes chers matelots de la Dalmatie et de l'Istrie, la magnifique mer Adriatique

(1) Impératrice Charlotte à l'empereur Maximilien, 15 août 1866. Vienne, Archives de l'État.

(2) Empereur Maximilien au comte Bombelles, Chapultepec, 20 septembre 1866. Brouillon paraphé. Vienne, Archives de l'État.

étaient vivants devant mon âme, et ce n'est qu'avec peine que j'ai pu retenir ma douleur en songeant qu'il ne m'a pas été permis de mener, au bord du vaisseau qui porte mon nom, moi-même au premier combat, le jeune drapeau de la marine. Mais ceci a passé maintenant et il ne reste plus rien dans mon âme que le sentiment bienfaisant du devoir bien rempli. »

Il est à regretter que le comte Bombelles, aux soins duquel l'impératrice était confiée, ne pût pas être aux côtés de l'empereur dans ces moments décisifs. L'empereur perdait, par son absence, un ami sage et raisonnable, qui aurait peut-être pu tenir éloignés les éléments qui cherchaient maintenant à s'approcher de l'empereur indécis, pour l'influencer dans leur sens.

L'élément indien devait de nouveau être le salut dans la détresse. Cette idée favorite de Maximilien ne le quittait pas et il y revenait toujours. Il écrivit alors à Bazaine (1) que, plus il étudiait le Mexique, plus il était persuadé qu'on devait s'appuyer sur l'élément indien qui représentait la majeure partie de la population et qu'il était de son devoir de tirer cette « race intéressante » de l'état de dépravation dans lequel la maintenaient les riches propriétaires. L'empereur fit rédiger un mémoire sur cette question, mais il ne songeait pas que sa propre position était beaucoup trop faible pour réaliser une chose, qui brusquait l'élément régnant, qu'il fût conservateur ou libéral.

Dans ce temps Maximilien reçut de Queretaro une lettre du commandant de la légion belge, le lieutenant-colonel van der Smissen (2) qui réveilla pour la première fois dans l'âme de l'empereur, très accessible à de pareilles idées, la pensée qu'il devait se mettre lui-même à la tête de ses troupes pour ramener la victoire. Il expliquait comment, après que les Français eussent abandonné presque tout le nord, Escobedo, à la tête de 7 à 8 000 bandits, soutenus par des flibustiers américains, rançonnait les populations en annonçant qu'il conduirait bientôt l'armée libératrice à Mexico. Que l'empereur organise lui-même une division et en prenne le commandement personnellement, conseillait-il. Une grande victoire remportée élec-

(1) Empereur Maximilien à Bazaine, 20 septembre 1866. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

(2) Van der Smissen à l'empereur Maximilien, Queretaro, 19 septembre 1866. Vienne, Archives de l'État.

triserait alors la nation, réveillerait l'énergie attiédie du parti conservateur et grouperait autour du trône des milliers de défenseurs. « Une brigade austro-belge, écrivait van der Smissen, sous mon commandement, une brigade mexicaine sous celui du colonel Lopez, un vaillant soldat sur lequel Votre Majesté peut compter, ensuite deux bataillons de la légion étrangère française, Mejia comme chef d'état-major, pourraient le faire. Je prierais Votre Majesté de me laisser mener l'attaque principale avec la brigade austro-belge et j'engage ma parole de gentilhomme que la journée sera une brillante victoire, l'ennemi perdra toute son artillerie et au moins trois mille prisonniers. Dans tout l'empire s'élèvera un immense cri d'enthousiasme et d'après la manière dont se pressera alors le parti conservateur autour du trône, Votre Majesté pourra juger de l'avenir. Avec les trois mille prisonniers on formera immédiatement les cazadores de San-Luis et de Queretaro, qui n'existeront jamais, Sire, avec les moyens qu'on emploie ; parce que les mœurs et les coutumes d'un peuple ne se changent pas en un jour ; il faut des années pour cela, et prétendre organiser les Mexicains entièrement et sur-le-champ à la mode des troupes européennes, c'est une faute immense, au bout de laquelle il n'y aura que l'insuccès. »

Tout cela était fort bien imaginé, mais van der Smissen montrait, en cette occasion, une dose d'optimisme qui dépassait de beaucoup les limites de ce qui était permis. Comment voulait-il, lui qui connaissait pourtant la situation, et dont les troupes avaient déjà si souvent souffert de la guerre de guérilla, trouver subitement l'occasion pour une seule et décisive bataille ? Admettons que ceci ait été possible, mais n'était-ce pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, que de parler déjà maintenant de butin et même des troupes qu'on voulait former avec les prisonniers ennemis ? Mais Maximilien aimait de telles choses, la lettre lui fit une très grande impression et il s'en souvint. Pour le moment, le projet n'était pas exécutable, mais plus tard une bonne occasion se présenterait.

En attendant, l'empereur désirait encore retenir les Français et il télégraphia donc à l'impératrice (1) qu'il savait que

(1) Télégramme chiffré de l'empereur Maximilien à l'impératrice Charlotte, 24 septembre 1866. Vienne, Archives de l'État.

les Français craignaient pour l'honneur de leur drapeau à cause de la perte de Tampico, qu'il était nécessaire de les encourager dans cette opinion en leur disant que les ressortissants français au Mexique se croiraient perdus si l'évacuation se faisait si vite. L'impératrice devait faire savoir à Napoléon que l'opinion publique du pays était très favorable au gouvernement impérial à Mexico, mais que Maximilien déclinait la responsabilité pour les opérations militaires.

Le télégramme était à peine parti que l'empereur reçut la nouvelle d'une bataille très malheureuse du corps belge. Pour accentuer sa lettre du 19, van der Smissen attaqua avec ses Belges Ixmiquilpan, endroit occupé par un détachement juariste très fort. Des Mexicains qui combattaient du côté impérial passèrent à l'ennemi. Malgré la plus grande bravoure, les Belges furent repoussés et eurent de grandes pertes. Six officiers tombèrent, beaucoup d'autres furent blessés et Smissen dut se retirer, poursuivi par la cavalerie ennemie. Le cri d'enthousiasme se faisait entendre, mais malheureusement de l'autre côté, et les suites ne se firent pas attendre. Dans les territoires les plus lointains, la population se souleva contre les dernières troupes et les partisans de l'empire. Van der Smissen avait reçu une rude leçon et la position de l'empereur fut encore plus affaiblie par cet échec.

Comme toujours, après des événements malheureux, la famille Iturbide se remua de nouveau. Bien que la mère du petit Augustin eût promis dans le traité avec l'empereur de ne pas venir à Mexico sans la permission expresse du gouvernement, elle y vint pourtant et pria de la laisser aller à Chapultepec pour voir son petit garçon et pour pouvoir adresser des réclamations à l'empereur. Au lieu de recevoir cette permission elle fut mise dans une voiture hors de la ville et forcée de partir immédiatement. Elle s'adressa alors tout de suite à Seward, lui dit qu'elle avait des craintes très graves à propos du sort de son fils et laissa deviner qu'on la séparait de lui pour ruiner ce descendant d'une maison impériale. Seward était content de tout ce qui pouvait créer des embarras au régime de Maximilien. Il donna ordre à l'ambassadeur américain, Bigelow, d'obtenir de Drouyn de Lhuys que celui-ci s'entremît en faveur de la mère. A celle-là il fit savoir qu'il ne pouvait pas s'adresser à Maximilien lui-même, parce qu'il

n'entretenait aucune relation avec le soi-disant gouvernement impérial au Mexique. Le gouvernement français répondit bien officiellement qu'il n'était pas compétent dans cette affaire, mais Drouyn de Lhuys conseilla pourtant à l'empereur de renoncer au traité avec la famille Iturbide. Il y avait le danger que la presse et l'opinion publique en Amérique s'emparassent de la chose, interprétassent l'attitude de Maximilien comme un crime commis envers une mère désespérée, et pussent par là nuire gravement au prestige de l'empereur.

Une lettre d'Angel Iturbide, datée du 30 septembre, demandait également, d'une façon énergique, qu'on rendit l'enfant. L'attitude de cette famille qui vivait à Paris aurait dû être un nouvel avertissement pour l'empereur, qu'il était abandonné de la France. Mais il ne perdait encore pas tout espoir et attendait avec anxiété le retour de l'impératrice, qui devait arriver avec un vapeur partant le 15 octobre.

Osmont et Friant avaient travaillé entre temps à la satisfaction de l'empereur. Bazaine leur avait conseillé, dans la crainte que Napoléon n'approuvât pas cet emploi officiel des deux généraux au service de Maximilien, de renoncer à leur poste de ministre. Lorsque l'empereur demanda à plusieurs reprises et personnellement qu'ils restassent dans leurs fonctions, Bazaine donna enfin son consentement, mais exigea en même temps qu'ils donnassent préalablement leur démission pour les positions qu'ils occupaient dans le corps expéditionnaire français. Osmont et Friant seraient restés volontiers à côté de l'empereur, mais ils se croyaient obligés de se soumettre aux désirs de leur commandant en chef et, bien qu'à contre-cœur, ils renoncèrent à leur poste de ministre. La colère de Maximilien envers Bazaine s'éveilla de nouveau. Il avait une fois deux aides capables et dévoués, et voici qu'on les lui prenait. Plein d'amertume il adressa une lettre à Napoléon (1). Il y parlait de l'occasion, qu'offrait le nouveau câble, pour un échange plus fréquent des idées et lui envoya à cette fin un code de chiffres. Ensuite il vantait les mérites d'Osmont et de Friant, des succès desquels il avait été particulièrement content, jusqu'à ce qu'ils eussent été forcés par Bazaine de

(1) Empereur Maximilien à Napoléon III, Palais de Mexico, 27 septembre 1866. Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

démissionner. Il n'ajouta pas d'autre explication, croyant que les faits parlaient d'eux-mêmes.

Maximilien dut bientôt s'apercevoir qu'il s'était adressé en vain à Napoléon. La démission d'Osmont se fit aussitôt sentir dans les progrès très médiocres que fit l'organisation de l'armée. Le 1^{er} octobre, le jour où l'armée nationale aurait dû entreprendre la réoccupation du pays, l'empereur ordonna au « fidèle et excellent colonel don Miguel Lopez » d'éclairer le président du Conseil, Lares, en toute franchise sur les mauvais progrès de l'organisation de l'armée et sur les rapports faux et illusoire qu'on envoyait au gouvernement central sur les progrès des troupes nationales (1). Ces faits alarmèrent Maximilien à un très haut degré, d'après ses propres paroles, « plus qu'il ne pouvait le dire ». Déjà les juaristes étaient arrivés jusqu'à l'entrée de la vallée de Mexico et on était forcé de toujours tenir de la cavalerie sous les armes dans la capitale pour le service de la sûreté.

Mais les Français étaient encore là et leurs mouvements de retraite s'exécutaient dans la direction de la capitale, retraite qui ne fut pas dérangée par les juaristes, par une sorte d'entente tacite.

Le 1^{er} octobre, au soir, arriva le courrier d'Europe qui apportait à Maximilien des nouvelles de la plus grande importance. Avant tout deux lettres de l'impératrice, celle du 22 août de Paris, qui lui annonçait son départ et qui contenait les paroles : « ceci te prouve que je n'ai rien obtenu (2) », et une du lac de Côme, datée du 26 août (3). En outre, était arrivé un télégramme de l'impératrice qui parlait de son départ pour Rome et du projet de rentrer au Mexique avec le bateau qui partait le 15 octobre. Maximilien sentait qu'il fallait dire au public quelque chose sur le résultat du voyage de l'impératrice, et il fit donc insérer dans le *Journal officiel* du 2 octobre que l'impératrice, suivant les nouvelles reçues, devait avoir terminé les différents détails de sa mission. Comment? Ceci était laissé au lecteur de le deviner. On lisait en outre, dans le jour-

(1) Empereur Maximilien au ministre Lares, Cuernavaca, 1^{er} octobre 1866, « très pressé et confidentiel ». Brouillon, Vienne, Archives de l'État.

(2) Voir chap. III, p. 196.

(3) Voir chap. III, p. 20.

nal, que l'impératrice se trouvait actuellement à Rome et qu'on l'attendait pour le 8 ou le 10 novembre à Vera-Cruz. Mais le courrier du 4^e octobre avait encore apporté d'autres nouvelles très graves. En première ligne, le refus clair et absolu de Napoléon en réponse à la visite de l'impératrice. Dans une lettre, datée du 29 août (1), Napoléon n'avait plus rien égard vis-à-vis de Maximilien. D'une façon presque brutale, il déclarait qu'il lui était très pénible, mais que le temps des demi-mesures était passé, que dorénavant il lui était impossible de donner au Mexique une occasion ni un homme de plus. Si l'empereur croyait pouvoir se maintenir de ses propres forces, les troupes de Napoléon resteraient, ainsi qu'il avait été convenu jusqu'en 1867, en cas d'abdication, il faudrait prendre d'autres mesures. Dans ce cas, Napoléon conseillait de faire une manifestation dans lequel il exposait des obstacles insurmontables qui l'obligeaient à renoncer. Et alors il faudrait profiter du séjour de l'armée française pour convoquer une représentation nationale et faire élire un gouvernement qui offrirait quelque garantie de stabilité. Avec des phrases de politesse et l'affirmation qu'on ne devait pas se bercer d'illusions, il terminait cette lettre, que Maximilien avait qualifiée de «*textes extraordinaires*».

Le 1^{er} octobre 1866. Au la même date Napoléon avait également écrit à Bazaine et lui avait parlé encore plus franchement (2). L'empereur faisait dans sa lettre appel à l'énergie du maréchal et lui demandait de terminer l'expédition «*d'une façon ou d'une autre*». Si on établissait au Mexique un gouvernement, il fallait que celui-ci garantisse les créances françaises et les droits des ressortissants français. Dans le cas où Maximilien restait, il faudrait agir suivant la convention sur le séjour des troupes françaises au Mexique sans obligation l'armée devrait rester avant le mois de février. Après avoir encore blâmé l'emploi «*impossible*» d'Osmond et de Friant au service de Maximilien, Napoléon donna ordre dans un *post-scriptum* écrit juste après avoir reçu la nouvelle de la prise de Tampico par les juristes, de cesser le rapatriement des troupes jusqu'à ce que l'ennemi

(1) Empereur Maximilien au ministre Laroche, Châtouillet, 14 oct. 1866. «*très pressé et confidentiel*». Brouillon, Vienne, Archives de l'État.
(2) Voir chap. III, p. 199.
(3) Voir chap. III, p. 201.

(2) Voir GAULOT, II, p. 379.

ait reçu sa punition. Après réception de la lettre, Bazaine annonça tout de suite à Maximilien que les instructions reçues ne lui permettaient pas d'autoriser un emploi quelconque d'Osmond et de Friant au service d'État du Mexique (4). La lettre de Napoléon avait fait sur Maximilien une impression désastreuse. Il se rendit seulement alors clairement compte de l'échec absolu auquel avait abouti la mission de l'impératrice. Il étudia minutieusement cette lettre (2) et en parla avec ses «*Messagers amis*», le père Fischer et Herzfeld. L'influence de Fischer était énorme à ce moment-là, surtout parce qu'il savait voler très adroitement son manque de succès à Rome. Occupé au secrétariat impérial, il s'interposait dans toutes les affaires d'une façon décisive. Si l'on peut ajouter foi au rapport qu'il fit plus tard de son activité (3), l'empereur l'aurait instamment prié de prendre entre ses mains la direction des affaires d'État, mission qu'il avait acceptée très laconiquement. Le père Fischer donna alors le conseil à Maximilien de ne pas empêcher le départ de l'armée française dont il avait toujours regardé l'intervention comme un malheur pour la patrie, mais de tâcher que le matériel de guerre, le corps autrichien et belge restassent à la disposition du gouvernement mexicain. A cette fin, il voulait rétablir la bonne entente avec Bazaine. Il lui soumit un exposé (4) disant qu'un congrès national devait décider de la future forme gouvernementale du Mexique et que tous les chefs républicains seraient invités à déposer les armes et d'attendre la sentence de ce congrès. Les États-Unis devaient aider à obtenir le consentement de ces chefs. Herzfeld conseillait très catégoriquement à Maximilien, au contraire, d'abdiquer et de quitter le Mexique. La situation était beaucoup trop embrouillée, il n'y avait aucun espoir nulle part, l'honneur et même la vie de l'empereur étaient en jeu. Ce serviteur fidèle de Maximilien le conseillait, libre de toute influence personnelle, comme un vieux et traître ami de

(1) Bazaine à Maximilien, 2 octobre 1866. Vienne, Archives de l'État.

(2) D'après une lettre de Maximilien à Charlotte, 5 octobre 1866, Chapultepec, Vienne, Archives de l'État.

(3) Rapport du père Fischer au baron Beust sur les dernières actions de Maximilien au Mexique. Après la catastrophe, sans date. Vienne, Archives de l'État.

(4) En anglais. Vienne, Archives de l'État.